



Freud, l'évité de Foucault au Collège de France

Frédéric Gros

► To cite this version:

Frédéric Gros. Freud, l'évité de Foucault au Collège de France. Freud au Collège de France, Collège de France, pp.en ligne, 2018, 9782722604971. 10.4000/books.cdf.5760 . hal-03896073

HAL Id: hal-03896073

<https://sciencespo.hal.science/hal-03896073>

Submitted on 13 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Freud, l'évité de Foucault au Collège de France

Frédéric Gros, Sciences Po, Centre de recherches politiques (CEVIPOF), CNRS, Paris, France

In : Antoine Compagnon (dir.), Céline Surprenant (dir.), *Freud au Collège de France*, Paris : Éditions du Collège de France, 2018.

DOI : [10.4000/books.cdf.5760](https://doi.org/10.4000/books.cdf.5760)

Beaucoup considèrent que Michel Foucault serait au fond un piètre connaisseur de l'œuvre de Freud, ce qui ferait comprendre que le fondateur de la psychanalyse ne soit jamais convoqué par lui que de manière tout à fait allusive et générale. On va disant que la connaissance par Foucault de Freud est finalement superficielle, ce qui expliquerait ses jugements massifs, trop souvent hâtifs, parfois dédaigneux ou même encore approximatifs. Ce reproche est basé sur le fait, avéré, qu'à part dans les tout premiers écrits des années 1950 (ouvrage scolaire¹ ou introduction²), Foucault ne fait jamais de références explicites et longuement commentées à tel ou tel ouvrage de Freud. À aucun moment, Freud n'est abordé à travers une œuvre précise, en prenant appui sur des citations déterminées. Foucault convoque Freud beaucoup plus comme un phénomène culturel – un foyer de sens historique, un repère de pensée, repère dans une histoire qui serait celle, par exemple, des relations entre la subjectivité et la vérité – que comme l'auteur d'œuvres précises qu'il faudrait analyser dans leur détail.

Ce malentendu peut être levé en prenant en considération – ce qui est possible aujourd'hui – les quarante mille feuillets que la Bibliothèque Nationale de France a acquis et qui composent l'archive écrite de Foucault³ (constituée par les manuscrits préparatoires aux cours qu'il a dispensés à l'université, au Collège de France ; les milliers de fiches de lecture qu'il a rédigées ; les textes écrits de ses conférences, etc.). Dans ces boîtes d'archives, on s'aperçoit de l'existence de très nombreuses notes tout à fait précises, tout à fait importantes sur les écrits mêmes de Freud. Il en avait une connaissance précise et articulée. Les livres de Freud sont très régulièrement travaillés et annotés par Foucault à la fin des années quarante et au tout début des années cinquante⁴, et davantage encore quand, après son séjour en Suède, en Pologne et en Allemagne, il reprend ses cours à l'université. À l'université de Clermont-

¹ Michel Foucault, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, PUF, coll. « Initiation philosophique », 1954.

² M. Foucault, « Introduction », dans Ludwig Binswanger, *Le Rêve et l'existence*, trad. Jacqueline Verdeaux, M. Foucault (éd), Paris, Desclée de Brouwer, 1954.

³ Sous la cote NAF 28730.

⁴ Voir par exemple la boîte n° XXXVIII.

Ferrand, par exemple, il prononce un cours sur la sexualité nourri des écrits de Freud, et de même plus tard à Vincennes en 1969⁵. D'ailleurs pendant les années 1950, Foucault n'a jamais été recruté dans les départements de philosophie que pour enseigner la psychologie. Même si cela peut paraître surprenant aujourd'hui, on doit se rappeler qu'à cette époque Foucault était essentiellement repéré dans le monde académique comme un psychologue⁶, ou plus généralement un spécialiste des sciences humaines. Aux universités de Lille ou de Clermont-Ferrand, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il est recruté pour ses compétences en psychologie, en psychopathologie, et pour faire cours dans ces disciplines.

On pourrait qualifier le rapport de Foucault à Freud d'ambivalence structurale⁷. À chaque fois qu'il parle de Freud, Foucault juxtapose, assez systématiquement, des énoncés antithétiques. De manière très générale, on trouve tout au long de son parcours deux séries d'énoncés : d'un côté, l'idée que Freud n'a jamais pu échapper au psychologisme de son temps, qu'il n'est jamais parvenu à dépasser un positivisme qui était celui de son siècle ; mais de manière absolument inverse, il articule l'idée que, au contraire, Freud et la psychanalyse sont irréductibles à tout psychologisme. Mais même cette irréductibilité, quand elle est reconnue, sonne de manière étrange. Soit cette expression qu'avait repérée Jacques Derrida : « il faut être juste avec Freud⁸ ». La phrase apparaît dans *l'Histoire de la folie*⁹, mais on la retrouve ailleurs, sous des formes légèrement modifiées¹⁰, dès qu'il s'agit de souligner l'importance culturelle, la mutation décisive représentée par Freud. C'est comme si, dès que Foucault évoquait Freud ou la psychanalyse, c'était à partir d'une réserve initiale, une réticence première, une condamnation initiale qu'il faudrait surmonter pour dire : il faut tout de même rendre un peu justice à Freud. Si l'on considère maintenant le texte le plus agressif envers la psychanalyse, *La Volonté de savoir*, on doit reconnaître qu'il prononce aussi son éloge marqué, quand Foucault évoque « l'honneur politique de la psychanalyse¹¹ » – elle a en effet tout au long de son histoire refusé les effets politiques délétères de la doctrine psychiatrique de la dégénérescence (et s'est donc trouvée « en opposition théorique et pratique avec le fascisme¹² »), mais l'ampleur de cette reconnaissance est aussitôt drastiquement réduite : « Mais cette position de la psychanalyse a été liée à une conjoncture historique précise¹³. »

⁵ Ces deux cours sont actuellement en cours d'édition sous la responsabilité de Claude-Olivier Doron (à paraître au Seuil).

⁶ Il obtient sa licence de psychologie en 1949 et son diplôme de psychopathologie en 1952 à l'Institut de psychologie de Paris.

⁷ Pour une présentation plus générale, voir Laurie Laufer et Amos Squerver (dir.), *Foucault et la psychanalyse. Quelques questions analytiques à Michel Foucault*, Paris, Hermann, coll. « Psychanalyse en question », 2015.

⁸ Voir le commentaire de Jacques Derrida sur cet énoncé dans « Être juste avec Freud. L'histoire de la folie à l'âge de la psychanalyse », *Penser la folie. Essais sur Michel Foucault*, Paris, Galilée, coll. Débats », 1992, p. 152-179.

⁹ Deuxième partie, chap. IV, « Médecins et malades », *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1972, p. 360.

¹⁰ Voir « La folie, l'absence d'œuvre » (1964), par exemple, où l'on trouve : « il faudra bien rendre cette justice à Freud », dans M. Foucault, *Dits et écrits 1954-1988*, t. I 1954-1975 (1994), Daniel Defert et François Ewald (éd.), avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 440-452, ici p. 446.

¹¹ Chap. V : « Droit de mort et pouvoir sur la vie », dans M. Foucault, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. des histoires », 1976, p. 197-198.

¹² Ibid., p. 198.

¹³ Ibid.

On trouve de nombreuses autres manifestations de cette ambivalence indépasseable. Soit, par exemple, de nouveau cette « justice » rendue à Freud dans *l'Histoire de la folie*. Foucault y reconnaît à Freud le mérite d'avoir dépassé les platitudes psychologiques de son temps. Mais cette reconnaissance demeure au fond assez ironique, puisqu'il s'agit de dire que le génie de Freud fut d'avoir fait *retour* à l'expérience classique de la folie (il évoque « la violence souveraine d'un *retour* »), à savoir l'expérience d'une folie prise tout entière dans le prisme du langage (le noyau de la folie serait délire, etc.). Foucault n'accepte donc de faire entrer Freud dans une postmodernité libératrice qu'en lui reconnaissant le mérite ambigu d'un mouvement en deçà. Une dernière réarticulation de cette ambivalence serait la suivante : Foucault décrit régulièrement la psychanalyse, dans la mesure où le freudisme nous reconduirait aux logiques de ce qu'il appelle le « commentaire¹⁴ » – je veux parler ici de ce commentaire impérieux qui consiste à se rendre maître du discours de l'autre en prétendant en détenir la clé de déchiffrement et le vrai sens, depuis son dédoublement entre une surface apparente et un fond caché. Foucault trouve intolérable – dans ce qui représente sans doute plus une déviation analytique que la psychanalyse elle-même – cette posture qui consiste à déclarer : « je vais te dire à toi ce que tu veux *vraiment* dire et que tu ne peux pas dire, et que tu dis pourtant *secrètement* derrière ce que tu dis *extérieurement*, mais que moi seul entends ». Quand il expose le mémoire de Pierre Rivière¹⁵, et qu'il en fait lecture, Foucault ne livre pas de cet auto-récit un « commentaire », une interprétation. Il ne s'agit pas d'aller chercher derrière le discours apparent un autre discours plus vrai et plus profond, mais de rester à la surface du texte de Rivière pour en décrire les stratégies immanentes. Or, au contraire dans d'autres textes¹⁶, Freud, certes pris dans une gravitation nietzschéenne, est reconnu comme l'initiateur d'une herméneutique infinie qui ne s'arrête pas sur le sol d'un sens premier mais conduit un mouvement de spirale (interprétations d'interprétations, etc.). La psychanalyse ferait l'expérience du vertige d'un langage qui s'auto-implique indéfiniment.

Après ces premiers rappels, on peut approcher frontalement les cours au Collège de France, et la manière dont la pensée freudienne est invitée par Foucault dans ces leçons, en détachant deux blocs : les années 1970 et les années 1980.

Le tout premier cours, *Leçons sur la volonté de savoir*¹⁷, prononcé en 1970, se clôt sur une analyse serrée d'*Œdipe roi*¹⁸, la tragédie par excellence freudienne. Il faut dire que la confrontation à la tragédie de Sophocle avait été largement constituée, dans les cercles intellectuels français de l'époque, comme épreuve majeure pour mettre en valeur ses thèses

¹⁴ Sur « le commentaire », voir par exemple la « Préface » à M. Foucault, *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, coll. « Galien », 1963, p. 14-15.

¹⁵ « Les meurtres qu'on raconte », dans M. Foucault, *Moi, Pierre Rivière ayant égorgé ma mère, mon père, mon frère : un cas de parricide au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard/Julliard, 1973, coll. « Archives », p. 592-607.

¹⁶ On pense surtout à l'intervention de Foucault, « Nietzsche, Freud, Marx », au colloque de Royaumont de juillet 1964 (repris dans *Dits et écrits*, t. I, no 46, op. cit., p. 592-607).

¹⁷ M. Foucault, *Leçons sur la volonté de savoir. Cours au Collège de France 1970-1971*, suivi de *Le Savoir d'Œdipe*, Daniel Defert (éd.), François Ewald et Alessandro Fontana (dir.), Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes Études », 2011.

¹⁸ Pour une étude intelligente des « versions » et enjeux de la lecture par Foucault de *Œdipe roi* de Sophocle, voir Gianvito Brindisi, *Potere e giudizio. Giurisdizione e veridizione nella genealogia di Michel Foucault*, Naples, Editoriale Scientifica, 2010.

et sa méthode – par exemple dans les textes fameux de Claude Lévi-Strauss¹⁹ ou de Jean-Pierre Vernant²⁰. Mais il faut insister plutôt, puisque ce sont les moments où Freud et la psychanalyse sont le plus directement convoqués, sur les cours du milieu des années 1970 : *Le Pouvoir psychiatrique* (1974)²¹ et *Les Anormaux* (1975)²². Cette convocation demeure cependant encore une fois compliquée et toujours distanciée, c’est pourquoi on pourrait parler à propos de Freud de « l’évité des leçons de Foucault ». Du reste, en examinant les manuscrits préparatoires aux leçons, on voit que Freud s’y trouve beaucoup plus présent que dans ce qui sera effectivement prononcé devant le public du Collège. Manque de temps ou pirouette de dernière minute ? Je m’arrêterai sur deux exemples pour prendre la mesure de ce rapport un peu étrange, latéral et ambigu à Freud. Dans *Le Pouvoir psychiatrique*, Freud est cité tout à fait directement dans la leçon du 12 décembre 1973, mais pour dire qu’il ne doit pas être la référence obligée qu’on attendrait ou le découvreur qu’on prétend : « quand je dis principe de l’association, ce n’est pas à Freud que je pense²³ » ; « [à propos de la première dépsychiatisation] ce n’est pas tellement à Freud qu’il faut en faire crédit²⁴ ». Freud est cité donc pour être aussitôt marginalisé et réduit. La leçon du 7 novembre 1973 devait par ailleurs comporter toute une analyse de la psychanalyse qui n’a pas été prononcée et n’est conservée que dans les manuscrits. Il s’agissait alors pour Foucault de décider jusqu’à quel point il pourrait être possible de soutenir que la psychanalyse peut se constituer ou non comme une authentique antipsychiatrie. Dans l’ensemble du cours, Foucault s’attache à dénoncer le sur-pouvoir et le sur-savoir du psychiatre et la manière dont la machine asilaire produit elle-même ces pathologies dont elle détient par-devers soi la formule en termes de vérité « objective ». Dans cette perspective, la psychanalyse peut apparaître – et est souvent apparue – comme une échappée, une sortie hors de l’enfer psychiatrique et de ses effets délétères. Le psychanalyste se présente en effet sans les murs, sans les infirmiers, sans les camisoles. Mais pour Foucault, cette dépsychiatisation produite par la psychanalyse, effective et spectaculaire, rate cependant l’essentiel du dispositif aliénant. En effet la psychanalyse maintient comme intacte et décisive la relation au médecin. Cette dépsychiatisation ne vaut pas démedicalisation, et le soignant a beau être sans hôpital, son pouvoir de domination est plutôt rassemblé et concentré, ramassé dans le silence et le regard de l’analyste suspendu au-dessus de l’analysant²⁵.

¹⁹ Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

²⁰ Jean-Pierre Vernant, « Œdipe sans complexe », dans *Raison présente*, no 4, 1967, repris dans *Œdipe et ses mythes*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1988, p. 2-22.

²¹ M. Foucault, *Le Pouvoir psychiatrique*. Cours au Collège de France 1973-1974, Jacques Lagrange (éd.), F. Ewald et A. Fontana (dir.), Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes Études », 2003.

²² M. Foucault, *Les Anormaux*. Cours au Collège de France 1975-1976, Valerio Marchetti et Antonella Solomoni (éd.), Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes Études », 1999.

²³ M. Foucault, « Leçon du 5 décembre 1973 », *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 100.

²⁴ M. Foucault, « Leçon du 12 décembre 1973 », *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 137.

²⁵ Au fond, Foucault reprend et développe ici ce qui n’était resté qu’au stade de l’intuition quand il écrivait dans *L’Histoire de la folie* : « Vers le médecin, Freud a fait glisser toutes les structures que Pinel et Tuke avaient aménagées dans l’internement. Il a bien délivré le malade de cette existence asilaire dans laquelle l’avaient aliéné ses “libérateurs” ; mais il ne l’a pas délivré de ce qu’il y avait d’essentiel dans cette existence ; il en a regroupé les pouvoirs, les a tendus au maximum, en les nouant entre les mains du médecin ; il a créé la situation psychanalytique, où, par un court-circuit génial, l’aliénation devient désaliénante, parce que, dans le médecin, elle devient sujet. » (Troisième partie, chap. IV, « Naissance de l’asile », op. cit., p. 631).

Dans son cours sur *Les Anormaux*, la référence à Freud se fait plus précise, mais sur un mode ironique. Pour l'entendre, il faut rappeler que, dans ces années-là, Foucault poursuit une entreprise démesurée, dont il ne publiera que l'introduction (*La Volonté de savoir*), à savoir une histoire de la sexualité « moderne » qui serait composée d'au moins six volumes. Outre donc le volume introductif, il annonce : *La Femme, la mère, l'hystérique ; Populations et races ; Les Pervers ; La Chair et le corps ; La Croisade des enfants*. C'est ce dernier volume – dont on retrouve, comme pour celui sur *La Chair et le corps*, des dizaines de pages rédigées dans le fonds d'archives déposé à la Bibliothèque nationale de France²⁶ – qui fournit la matière aux leçons du 5 et 12 mars 1975, lesquelles tentent d'établir les conditions concrètes d'émergence de la psychanalyse.

Le point de départ de la thèse est formé par les grands textes médicaux contre la masturbation qui commencent à fleurir au milieu du XVIII^e siècle. Dans ces textes, la masturbation est dénoncée par les médecins comme étant une conduite tout à fait malheureuse, parce qu'à l'origine de pathologies absolument effroyables. La condamnation est moins morale du reste que médicale. La masturbation n'est pas dénoncée comme vice affreux. À l'origine, pur accident : la main rencontre le sexe et cette rencontre produit des effets de plaisir invitant à la répétition. Mais bientôt les effets ravageurs se font sentir, obligeant les parents à porter une attention tout à fait particulière aux attouchements de leur progéniture, et c'est cette sollicitude insistante qui va former la famille incestueuse. Foucault tente de faire dériver l'obsession de l'inceste de la phobie envers la masturbation. À partir du moment où la traque et l'inspection de la masturbation enfantine saturent la vie familiale, se constitue une famille « cellulaire », « sexuelle » et « incestueuse », une famille saturée de sexualité : on demande aux parents d'être là longtemps au moment où les enfants se couchent et s'endorment, de guetter les gestes ou le mouvement des lèvres de leurs petits, ou même de dormir avec eux pour s'assurer qu'ils n'aient pas de gestes nocturnes malheureux, ou du moins, d'être présents au moment du réveil ; ils devront espionner aussi les gestes des bonnes et des majordomes, etc. C'est cette sexualisation de l'enfance qui forme le sol concret de la psychanalyse. Freud ne « découvre » pas la sexualité des enfants : il décrit des enfants déjà complètement sexualisés. Foucault répète par là ce geste fondateur de la philosophie moderne, au moins depuis Hegel et Marx, qui consiste à ne pas poser des interrogations d'essence, mais des questions de processus. Foucault en effet ne pose pas le problème : « Qu'est-ce que c'est que la sexualité des enfants ? », mais : « Comment ont-ils été sexualisés ? ». En même temps, dans ses leçons, de manière délicieusement ironique, il montre, à propos de ce rapprochement incestueux des parents sans cesse inclinés sur le sexe de leur enfant, que la constitution de la psychanalyse comme science permettra finalement de les dédouaner. Il faut reproduire ici le discours de l'analyse imaginé par Foucault : « N'ayez pas peur d'aimer vos enfants et d'avoir des relations incestueuses avec eux, puisque fondamentalement, nous vous l'apprenons, ce sont eux qui vous désirent. » Cette espèce de renversement permet une déculpabilisation totale :

« on inverse en quelque sorte des parents vers les enfants la relation d'indiscrétion incestueuse qui avait été organisée pendant plus d'un siècle. Pendant plus d'un siècle,

²⁶ Voir par exemple les boîtes no XLIV et LI.

on avait demandé aux parents de s'approcher de leurs enfants ; on leur avait dicté une conduite d'indiscrétion incestueuse. Voilà qu'au bout d'un siècle, on les disculpait précisément de la culpabilité que, à la limite, ils auraient peut-être senti[e] d'aller ainsi découvrir le corps désirant de leurs enfants, et on leur dit : Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas vous qui êtes incestueux. L'inceste ne va pas de vous à eux, de votre indiscrétion, de votre curiosité à leur corps par vous mis à nu, mais c'est au contraire d'eux à vous que va l'inceste, puisque ce sont eux qui commencent, dès l'origine, à vous désirer. »

C'est ce que Foucault, pour conclure, appelle « le premier bénéfice moral qui rend acceptable la théorie psychanalytique de l'inceste²⁷ ».

Au début des années 1980, dans son cours au Collège de France intitulé *Le Gouvernement des vivants*, Foucault propose une nouvelle, et ultime lecture, d'*Œdipe roi*. Comme on le sait, les années 1980 sont pour Foucault celles d'une période de réinvention théorique, de reproblématisation de ce « sujet » que son affiliation structuraliste lui avait fait un temps dénigrer²⁸, à travers une reconsidération de la sagesse antique et en s'appuyant sur des concepts comme ceux de « pratiques de subjectivation », « techniques de soi », « esthétique de l'existence », etc. On a l'habitude de penser que cette réévaluation de la subjectivité se fait sous la grande lumière grecque, mais il faut bien s'apercevoir qu'elle se trame, en fait, dans l'ombre des monastères chrétiens²⁹. Quand Foucault fait primer les processus de subjectivation sur les techniques de pouvoir, c'est à partir d'une relecture des premiers Pères chrétiens, qui nourrissent pour l'essentiel (hormis le moment introductif sophocléen) cette année de cours consacrée aux pratiques de baptême, de pénitence et de direction spirituelle.

Dans *Le Gouvernement des vivants*³⁰, où se laisse lire la dernière référence importante à la psychanalyse devant le public du Collège de France, sont proposés un déplacement subversif et une généalogie ironique. Déplacement subversif d'abord. À propos d'*Œdipe roi*, il s'agit en effet de dire – et cela déjà dans les analyses proposées lors du tout premier cours au Collège – que ce n'est pas tant la gravité intrinsèque et l'horreur propre du parricide et de l'inceste qui sont décisives dans cette tragédie, que le mécanisme par lequel leur authenticité est démontrée. Il s'agit de dire qu'au fond ce qui compte, ce qui est proprement décisif dans *Œdipe roi*, c'est l'établissement de la preuve de l'inceste et du parricide, l'aventure de son articulation sous la forme d'un aveu arraché (celui d'un petit berger du Cithéron) pour en faire une vérité judiciaire recevable. Tel serait l'objet de la pièce : non pas la mise en scène dramatique d'un indicible, mais au contraire l'articulation des grandes formes de la dicibilité judiciaire en Occident.

²⁷ M. Foucault, « Leçon du 12 mars 1975 », dans M. Foucault, *Les Anormaux*, op. cit., p. 252.

²⁸ Voir l'annonce de la mort de l'homme, dans M. Foucault, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines* (1966), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1992, p. 398.

²⁹ Je reprends cette idée à Arianna Sforzini dans son article « L'histoire inachevée de la sexualité. Subjectivité(s) et sexe(s) à l'âge moderne », conférence prononcée à l'université San Martín de Buenos Aires le 27 avril 2016, lors du colloque « A cincuenta años de Las palabras y las cosas y a cuarenta años de La voluntad de saber » (à paraître).

³⁰ M. Foucault, *Le Gouvernement des vivants*, Michel Senellart (éd.), Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes Études », 2012, p. 306.

Le déroulé de la généalogie ironique s'inscrit tout au long des leçons qui suivent l'analyse de la tragédie de Sophocle, à travers l'exposé de la doctrine des grands rites (baptême, pénitence) par les premiers auteurs chrétiens (Hermas, Justin, Tertullien, etc.), mais aussi des principes de direction dans les premiers monastères d'Occident – tels qu'établis par exemple par Jean Cassien. On peut citer un peu longuement le résultat commenté de cette généalogie, où Foucault prend soin de ne pas citer explicitement le nom de Freud, mais le fait plutôt surgir à travers l'expression distanciée d'« esprit drôlet ». Soit donc le moment conclusif de la dernière leçon, quand Foucault reprend Sophocle et Freud dans la boucle de sa thèse :

Inutile d'être Œdipe pour être obligé de chercher sa vérité. Aucun peuple en proie à la peste ne vous le demande, mais simplement tout le système institutionnel, tout le système culturel, tout le système religieux et bientôt tout le système social auquel nous appartenons. Seule différence, grâce ou disgrâce supplémentaire par rapport à Œdipe : cette vérité sur lui-même, Œdipe ne pouvait la prendre qu'en extorquant du haut de son pouvoir la vérité de la bouche de l'esclave qu'il avait convoqué, alors que nous, pour être obligés et pour dire la vérité sur nous-mêmes, nous n'avons pas besoin d'être roi, nous n'avons pas besoin d'interroger un esclave, nous avons simplement à nous interroger, nous, et ceci à l'intérieur d'une structure d'obéissance à l'égard d'un autre et de n'importe quel autre. Inutile, donc, d'être Œdipe pour être tenu à découvrir la vérité de soi-même. Inutile d'être Œdipe, à moins, bien sûr, qu'un esprit drôlet vienne vous dire : mais si, mais si, si vous êtes obligés de dire la vérité, c'est que, sans le savoir, vous êtes malgré tout un petit peu Œdipe. Mais vous voyez que celui qui vous disait ça n'avait fait, en somme, que retourner le gant, le gant de l'Église³¹.

L'injonction à dire le vrai sur soi selon la forme de l'aveu, la psychanalyse la reprend et en même temps la retourne. Elle la reprend et l'élargit indéfiniment : nous sommes tous convoqués au point de la verbalisation indéfinie de nos désirs, mais cette verbalisation qui replie chaque individu sur les replis intimes et secrets de son désir l'ouvre en même temps sur l'horizon d'une obéissance indéfinie à l'autre. C'est là le résultat ironique des études patientes de Foucault sur l'exagorèse et les principes de direction dans les premiers monastères chrétiens. D'être dans la posture d'avoir à répondre à l'injonction « Mais qui es-tu *vraiment* ? », « Qu'en est-il de ton *vrai* désir ? » introduit dans le sujet une division fondamentale : entre ce qu'il pense ou croit être dans l'immédiateté de sa conscience trompeuse, et ce qu'il est vraiment, mais qui ne peut se révéler que dans l'adresse de son discours à un autre qui l'écoute silencieusement. Par la question chrétienne, le sujet est *coupé* de sa propre vérité, et engagé à ne la récupérer que depuis un détour par l'autre. La provocation, c'est de faire apparaître combien cette division du sujet, un des principes de l'anthropologie analytique, est à la fois historique et politique – au sens où elle est liée à l'obéissance à l'autre. C'est dans cette quête, cette inspection de nous-mêmes que nous avons le mieux appris à obéir à l'autre. Se poser la question « mais qui suis-je *vraiment* ? », c'est notre manière à nous d'obéir. Retournement complet, comme on retourne un gant qui, inversé, conserve la même forme et la même fonction : cette libération que promet la psychanalyse a la même *forme* que l'enfermement chrétien dans le cercle de l'herméneutique

³¹ M. Foucault, *Le Gouvernement des vivants*, op. cit., p. 306.

de soi et de l'obéissance à l'autre. C'est à l'exploration de ce cercle que sera consacré le dernier volume de l'histoire de la sexualité : *Les Aveux de la chair*³².

Foucault, tout au long de ses treize années de cours au Collège de France, aura donc joué avec la référence freudienne de manière distanciée, virtuose et ironique. Il ne faut pas pour autant y voir l'indice d'une désinvolture ou d'un dédain théorique. C'est précisément parce que Foucault ressentait ce qu'il y avait dans les textes de Freud d'incandescent qu'il l'approche soit par des pirouettes conceptuelles, soit par une approche historique distanciée. Toute son histoire de la sexualité doit s'entendre comme une vaste archéologie de la psychanalyse.

³² M. Foucault, *Les Aveux de la chair*. Histoire de la sexualité, t. IV, Frédéric Gros (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibl. des histoires », 2018.